Agir au croisement de pratiques et références d'ailleurs

L'invitation à un voyage initié avec Anahí…

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

Cadre de l'échange et de la publication 3

PARTIE 1 : Pédagogie de l'espérance dans la cité 6

Une époque pour trouver l'équilibre 8

Équilibre entre ville et campagne 10

Équilibre entre la nature et les humains 13

PARTIE 2 : Mises en pratique 17

Le collectif « Imillas con trenzas » de El Alto 18

Ateliers vidéo entre femmes à Molenbeek 19

Allers retours entre Huy et El Alto 21

Rencontre avec Cuisine voisine 23

PARTIE 3 : D'autres modes d'agir et d'être 25

Situer nos regards 25

Des déséquilibres qui nous déracinent 28

Pratiques et modes de faire : des révolutions du quotidien 31

Positionnement de Periferia : (Se re)connaitre ensemble 33

INTRODUCTION

Cadre de l'échange et de la publication

Le point-de-départ de cette publication est la venue d'Anahí, une éducatrice populaire, militante féministe et artiste bolivienne, pour collaborer trois mois au sein de Periferia au printemps 2022. Son texte (repris dans les parties 2 et 3 de cette publication) est la trace et l'analyse de son séjour parmi nous, et nous offre un regard extérieur sur nos pratiques. Comme Anahí l'écrit dès le départ, ce tiers-regard est géographiquement et culturellement situé ailleurs : au Sud, en Bolivie. Dans nos ajouts tout au long de son texte, puis dans notre analyse à la fin du document, nous avons voulu souligner cette différence culturelle, à la fois parce que la prendre en compte permet de mieux situer et comprendre les différents propos, et parce que valoriser les expériences et savoirs venus des Suds constitue un enjeu de taille dans l'histoire de Periferia.

Depuis sa création, Periferia s'est construit autour de pratiques d'Amérique Latine et continue d'entretenir ces liens, en travaillant plus particulièrement sur les échanges, sur la valorisation mutuelle des capacités et sur toute forme d'inspiration en termes d'éducation populaire. Au-delà de l'enrichissement que constituent ces pratiques venues d'ailleurs, il s'agit d'inverser – ou du moins de rééquilibrer – les échanges Sud-Nord. Nous souhaitons en effet sortir des schémas dominants où ce sont souvent des personnes du Nord global (de l'Occident) qui vont vers les Suds, et voulons ainsi participer – à notre échelle – à la décolonisation de nos savoirs en proposant à des personnes du Sud de venir nous transmettre des idées, des connaissances et d'autres manières de faire.

C'est dans ce cadre que nous avons accueilli Anahí, et c'est son approche que nous voulons transmettre dans cette publication, mais aussi les « perturbations » qu'elle génère (en termes de pas de côté, nouvelles références, remises en question, nouveaux liens…) ; non seulement pour nous, pour les collectifs avec lesquels elle a cheminé et pour toute personne sensible à ces autres modes de travail et de penser les liens Sud-Nord.

Encourager les échanges… et les « perturbations »

Depuis sa création, Periferia cherche à établir d'autres liens Sud-Nord et Nord-Sud. Née de pratiques au Brésil, notre association a voulu faire un pas de côté en se constituant à partir de modes de faire et références du Nordeste brésilien, eux-mêmes déjà métissés par diverses formes de coopération internationale entre des personnes d'Europe et du Brésil au cours des années 80 et 90.

Au fil des années, même si installée à côté du siège de l'Europe, Periferia se nourrit de pratiques d'ailleurs et encourage diverses formes d'échanges qui permettent de nourrir nos manières d'être et de faire. Et petit à petit, nous avons tissé des fils entre des groupes et personnes de Belgique/Europe avec des initiatives d'Amérique Latine, persuadé·e·s que d'autres formes de coopération et d'action commune étaient envisageables. C'est ainsi que, dans une publication précédente, nous partagions plusieurs histoires bâties autour d'échanges avec d'autres continents :

« Échanger avec d'autres continents – Quand les voyages nous questionnent »

Au cours de ces dernières années, nous avons poursuivi la mise en œuvre de nombreuses formes et temps d'échanges, que ce soit par le biais de voyages, d'actions conjointes ou de rencontres virtuelles. Progressivement, nous approfondissons ces pratiques d'échanges et découvrons tout leur potentiel en termes de « perturbations » et en même temps d'enrichissements mutuels.

Avec la venue de Anahí en Belgique pendant trois mois, nous avons pris le temps de comprendre que, au-delà du caractère attrayant du voyage, il ne s'agit pas d'une démarche simple, dans la mesure où les échanges restent pris dans des rapports de pouvoir inégaux.

Faire place à d'autres (savoirs)

Aucun savoir n'est produit hors sol, hors contexte. En ce sens, aucun savoir n'est neutre ni universel. Ce constat de départ est fondamental pour se départir d'un point-de-vue eurocentré, c'est-à-dire jugeant toute connaissance ou pratique à l'aune de nos valeurs et références européennes (sans prendre conscience de ce jugement). Pour participer à la décolonisation des savoirs, nous pensons donc qu'il nous faut à la fois prendre conscience de notre ancrage européen et situer ainsi les références à partir desquelles nous comprenons le monde, et ensuite s'en décentrer pour faire place à d'autres. S'ouvrir à d'autres (savoirs), c'est donc s'ouvrir à d'autres contextes, d'autres cadres de références et conceptions du monde qui ont rendu possible ces connaissances. En tant qu'européen·ne·s nous adressant principalement à d'autres européen·ne·s dans nos publications, il nous parait important de nous positionner et de contextualiser le texte d'Anahí pour le transmettre.

Tout au long du texte d'Anahí, nous apportons des éléments de repères pour tenter d'expliciter les références qu'elle amène. Ces différents apports au texte d'Anahí ont donc pour but de faciliter l'accès à certaines notions, mais aussi parfois de construire des ponts entre les éléments abordés et la position à partir de laquelle nous avons l'habitude de penser. C'est à ce travail de « lien » et de « connexion » que nous nous attelons en abordant la venue d'Anahí en Belgique, comme nous le faisons dans le cadre de nombreuses formes d'échanges Sud-Nord et Nord-Sud que nous animons.

La démarche de cette étude

Par le biais de nombreux projets et actions menées entre l'Amérique Latine, la Belgique et l'Europe depuis de nombreuses années, nous contribuons à la construction d'autres relations entre des personnes et peuples venant de différents contextes. Dans cette publication, nous analysons avec Anahí son voyage et ce qu'il nous inspire collectivement.

Dans la ***première partie***, Anahí partage les références avec lesquelles elle arrive en Belgique, en tant que femme bolivienne dont l'histoire s'est construite dans la ville de El Alto, très empreinte d'un mélange de plusieurs civilisations et peuples. Anahí parle le français, mais a préféré rédiger cette partie en espagnol. Notre traduction est donc déjà une démarche interculturelle, même si nous avons essayé de rester les plus fidèles à l'autrice dans sa manière d'écrire, en choisissant plutôt d'ajouter des notes et encadrés pour faciliter la lecture et compréhension du texte.

La ***seconde partie*** présente plusieurs mises en œuvre des démarches proposées par Anahí avec des groupes de Belgique et de Bolivie. Ici l'idée est de montrer de manière concrète comment elle a facilité des espaces de rencontre et de production collective.

La ***troisième partie*** analyse ce que ce parcours – vécu avec Anahí – a provoqué au sein de Periferia et avec les groupes. Nous y développons des éléments de positionnement à partir de cet échange, mais aussi en prenant en compte d'autres expériences de rencontres et échanges organisés précédemment par-delà les océans qui nous séparent et nous rapprochent à la fois.

PARTIE 1

Pédagogie de l'espérance dans la Cité[1]

Note préliminaire

Dans cette partie du document, il s'agit du texte rédigé par Anahí Machicado. Nous y avons inclus plusieurs notes pour aider à la compréhension des notions abordées, particulièrement pour un public européen, dans un contexte de dialogue interculturel.

> *Le travail qui suit reflète les réflexions et conclusions de l'expérience vécue en Belgique. Dans la logique d'échange pédagogique, plusieurs rencontres et actions ont mis en évidence le travail minutieux de la méthodologie artistique en relation avec la citoyenneté, la participation active aux questions sociales à partir du collectif et de l'individualité.*
>
> *Il est important de souligner que l'échange part de Bolivie, un territoire où les savoirs des peuples demandent à être entendus. Ce point de départ situé dans le Sud, permet de décrire différents concepts qui en viennent.*
>
> *Finalement, mon intention est de valoriser et faire vivre le processus méthodologique de faire collectivement, dans l'espace public, en consensus et en communauté.*
>
> *Anahí MACHICADO*

Vivre dans la ville de El Alto en Bolivie, ou dans une ville comme Paris ou Bruxelles, signifie vivre avec des déséquilibres et des ambiguïtés : dans la ville, nous cohabitons avec la précarité, en même temps qu'avec le faste de la quête du développement. Et malgré ce mal-être, c'est sur ce territoire que nous habitons.

El Alto est une ville de Bolivie surplombant la capitale La Paz. Située à plus de 4000 mètres d'altitude, elle s'est constituée au départ comme la périphérie de La Paz où arrivaient tous les migrant·e·s des provinces, pour devenir depuis 1984 une ville à part entière et la deuxième ville de Bolivie en nombre d'habitant·e·s après Santa Cruz (avec plus d'un million d'habitant·e·s).

[1] Titre original du texte de Anahí Machicado.

Vue de El Alto vers La Paz (photo : Red-Hábitat, El Alto, Bolivia) ↑

↓ Vue de El Alto (photo : Red-Hábitat, El Alto, Bolivia)

Repenser le monde que nous habitons, devrait commencer par un exercice de (prise de) conscience du lieu et de la manière avec laquelle nous habitons notre monde, notre quartier, la ville. Interpréter notre réalité implique un exercice de prise de conscience.

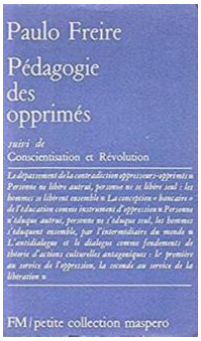
La conscience, c'est l'objet de prédilection de l'auteur Paulo Freire (2003), dans une perspective d'éducation alternative et de culture ; il affirme : « *c'est la conscience du monde qui crée ma conscience* » (p.21). La conscience se construit donc avec les autres.

Paulo Freire et la conscience

Paulo Freire est un pédagogue brésilien du 20e siècle engagé pour la justice sociale, dont le travail a joué un rôle majeur dans le développement de l'éducation populaire. L'essai « La pédagogie des opprimés », sorti en 1968 au Brésil (époque de la dictature au Brésil et de soulèvements populaires sur le continent latinoaméricain), veut renforcer les luttes des paysan·ne·s et des citadin·e·s pauvres. Son œuvre pédagogique s'inscrit ainsi dans les luttes populaires et a pour objectif de faire de l'éducation un outil d'émancipation, de libération pour les opprimé·e·s. Face à un système scolaire reproduisant – voire renforçant – les inégalités sociales en laissant les personnes précaires dans l'ignorance, Freire (et d'autres depuis) conçoit l'éducation comme un levier pour transformer radicalement la société.

La théorie et la pratique de Freire consistent à « faire de l'éducation un processus de prise de conscience » (Santos 2018, p.254 ; traduction libre). Cette « prise de conscience » est celle des conditions de vie qui affectent les opprimé·e·s. Il s'agit donc de comprendre ensemble le contexte dans lequel on vit, en développer un regard critique, et ainsi pouvoir se mobiliser collectivement pour améliorer ces conditions.

Source : Boaventura de Sousa Santos. 2018. "Pedagogy of the oppressed, Participatory action research, and Epistemologies of the South." The End of The Cognitive Empire. The coming of age of Epistemologies of the South. Durham and London: Duke University Press.



Presque 20 ans plus tard, après avoir vécu une pandémie, on découvre les limites de l'humanité, de même que l'évidence de la crise climatique. Face à un système toujours plus précaire – et d'autant plus dans les villes, symboles de croissance économique et de capital – ces temps sont un appel à la conscience en tant que valeur humaine.

Chacun·e a sa propre interprétation de la conscience si on reprend la citation de Freire, ce qui pourrait nous amener à envisager l'espoir comme se construisant avec les autres, de manière réciproque. L'espoir donc à partir de la conscience, l'espoir comme des mains qui sèment dans des champs secs, l'eau qui donne la vie, l'air qui nettoie et la terre qui respire.

Une époque pour trouver l'équilibre

Après avoir vécu une pandémie, qui continue de laisser des traces, je voudrais donner quelques exemples du pourquoi il est important de parler d'équilibre : en 2022, tout est en feu ! des forêts brûlent et les températures élevées sont sans aucun doute le reflet du déséquilibre dans lequel nous vivons. Une émission d'Arte (2022) mentionnait : « *En 2050, Paris aura gagné près de 2 degrés, avec 22 jours de canicule.* » Ces scénarios possibles se font déjà sentir, avec la perte de biodiversité, ainsi que les relations de domination et d'exploitation de la terre et des communautés diverses qui l'habitent, y compris la communauté humaine.

Paulo Freire (2003) écrit « *en ce moment, peut-être plus que jamais auparavant, nous avons besoin de retrouver le sens et la pratique de solidarité* » (p.30). L'auteur fait appel à la conscience, mais plus important que ça, il fait appel à l'action solidaire, comme un moteur pour que les êtres humains soient capables de trouver l'équilibre.

Les enseignements de Freire peuvent être considérés comme des utopies : la solidarité, l'espérance, l'empathie sont des concepts que l'on retrouve dans son œuvre pédagogique ; mais il parle aussi de liberté, de politique abordée dans le cadre de l'éducation, d'une vision critique du monde que nous habitons chacun·e et surtout d'être accompagné·e. Se rappeler du travail de Freire, c'est revoir des années douloureuses [de dictatures] pour la majorité des peuples latino-américains. Cependant, et sans vouloir l'utiliser comme un discours hors du temps, se rappeler des apports de Freire comme éducateur populaire nous invite à valoriser les apports des éducateur·rice·s, animateur·rice·s culturel·le·s et des artistes.

Dans les villes de 2022 traversées par la vulnérabilité, aveuglées par l'éclat de ce qu'est notre société de consommation, l'éducation, la culture, l'art sont des moyens pour questionner le statu quo de ce qui est établi, d'où l'importance de la liberté de conscience. En 1990, Freire dit « *Une forme libératrice de la pratique éducative permet une 'archéologie' de la conscience. Grâce à leurs*

propres efforts, les personnes peuvent refaire le chemin naturel sur lequel émerge la conscience comme capacité d'auto-perception » (p.125). Interroger, gratter la plaie, mettre dans l'inconfort notre conscience fait partie de la résistance à ce qui nous afflige. La réaffirmation de l'éducation alternative et populaire par la pratique de l'espérance et de la (prise de) conscience pourrait contribuer à l'équilibre de la ville où nous habitons.

La notion d'équilibre

La notion d'équilibre, à partir de laquelle Anahí construit la première partie de son texte, doit être replacée dans les contextes post-coloniaux latinoaméricains pour comprendre sa portée. Dans de nombreuses cosmogonies[2] précoloniales d'Amérique Latine (notamment des peuples andins et mayas), l'équilibre entre tous les éléments constituant l'univers (les plantes, les montagnes, l'eau, les humains, les communautés…) au sein de chaque être (entre son corps, son esprit, ses sentiments…) est une valeur fondamentale qui conditionne le bien-être de chacun·e. Cet équilibre s'oppose à une vision cartésienne[3] et anthropocentrée[4] mettant l'humain au-dessus de ce qui l'entoure, et permet la mise en valeur de tous les êtres et ce qu'ils peuvent apporter. L'équilibre permet, in fine, le bon fonctionnement des sociétés. Au-delà de tout ce qu'elle a pu causer, la colonisation est également un moment de rupture d'équilibre, entre les humains, mais aussi dans leur rapport à leur environnement. Ainsi, de nombreuses communautés et collectifs décoloniaux revendiquent cette notion d'équilibre, pour construire de nouvelles sociétés fondées sur les interrelations justes entre humains et non-humains. « Équilibre » ne signifiant pas nécessairement « égalité », il s'agit pour ces mouvements indigènes, décoloniaux et pour beaucoup féministes, non pas de revenir à un idéal précolonial, mais de partir de cette valeur précoloniale pour construire un nouvel équilibre, notamment entre les hommes et les femmes.

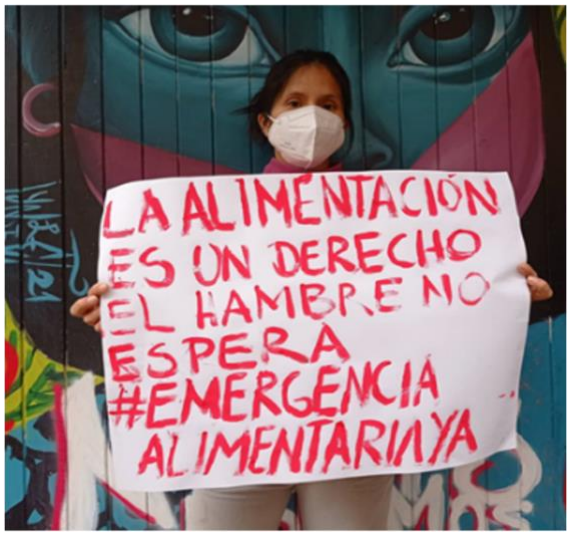
Sources :

- *Emma Delfina Chirix García. 2019. "Cuerpos, sexualidad y pensamiento maya". In Xochitl Leyva Solano y Rosalba Icaza (eds.). En tiempos de muerte: Cuerpos, Rebeldías, Resistencias. Buenos Aires y San Cristóbal de Las Casas, Clacso, Cooperativa Editorial Retos, ISS / EUR (Tomo IV).*
- *Julieta Paredes. 2013 [2010]. Hilando fino desde el feminismo comunitario. Cooperativa El Rebozo.*
- *Lorena Cabnal. 2019. "El relato de las violencias desde mi territorio cuerpo-tierra". In Xochitl Leyva Solano y Rosalba Icaza (eds.). En tiempos de muerte: Cuerpos, Rebeldías, Resistencias. Buenos Aires y San Cristóbal de Las Casas, Clacso, Cooperativa Editorial Retos, ISS / EUR (Tomo IV).*
- *Natalia Hipólito Ruiz and Irene Martínez Martín. 2021. "Diálogos entre el Buen Vivir, las Epistemologías del Sur, el feminismo decolonial y las pedagogías feministas. Aportes para una educación transformadora". EstuDAv Estudios Avanzados 35: 16-28. DOI https://doi.org/10.35588/estudav.v0i35.5321.*

Équilibre entre ville et campagne

L'agriculture se pratique dans la campagne, et pas dans les villes. En 2020, alors que la pandémie avançait, les citoyen·ne·s salarié·e·s ou gagnant leur vie au jour le jour, ont vécu la hausse des prix et un manque d'accès à la nourriture ; ce qui a généré un déficit en termes d'accès à une alimentation digne. À Lima, au Pérou, les femmes se sont organisées face à ce manque d'accès aux aliments, via des repas communs dans les quartiers populaires pour pouvoir se nourrir.

[2] Cosmogonie : récit mythique de l'origine du monde et interprétation des formes plurielles de vie.
[3] Vision cartésienne : vision séparant le corps et l'esprit, mettant ce dernier au-dessus de tout ce qui relèverait du « corporel ».
[4] Anthropocentré : centré autour de l'homme / l'humain.



Las ollas comunes – les marmites communes au Pérou (© Photo : CENCA, Lima, Pérou)

Traduction du texte sur la photo de droite « L'alimentation est un droit, la faim n'attend pas… # urgence alimentaire ».

D'autre part, les personnes qui en avaient la possibilité sont retournées dans les campagnes, faisant ainsi de la vie rurale une forme de privilège… du moins durant la période de confinement liée au COVID. Avoir la liberté de quitter la ville, de pouvoir respirer, de semer, récolter et prendre soin de la terre… parce que cultiver c'est prendre soin de la terre, et ensuite s'en nourrir.

Quant à la qualité des aliments, comment s'assurer qu'ils ne contiennent pas de pesticides et d'OGM ? Dans les supermarchés en Belgique et en France, on trouve deux types de fruits et légumes : d'un côté, les aliments « bio » et, de l'autre, les « normaux » produits avec des traitements chimiques. Les premiers sont bien sûr plus chers, et donc les citadin·e·s qui ont peu de moyens n'ont accès qu'aux aliments produits avec des traitements chimiques.

Mettre en œuvre la souveraineté alimentaire commence chez soi : en touchant la terre, en reverdissant notre environnement, en considérant la semence comme symbole d'espérance face à tant de béton. Comme êtres urbains non habitués au contact avec la terre, comment retrouver un équilibre ? La réponse réaliste serait d'attendre le moment où nous n'aurons plus rien à manger ; mais une vision plus optimiste permettrait de dire : l'équilibre s'obtient dans la mesure où notre conscience agit au même rythme que nos mains.

De quelles semences s'agit-il ?

Alors que les graines génétiquement modifiées engendrent à la fois l'exploitation de la terre (via des champs de monocultures, gorgés de pesticides et rendus infertiles) et celle des travailleur·euse·s (perdant leur autonomie face aux grandes multinationales), les semences (natives ou créoles) deviennent des outils concrets de résistance. En particulier dans des contextes où le système agroindustriel dominant représente une forme contemporaine du colonialisme, limiter sa propagation grâce à des semences non-modifiées permet de protéger la diversité culturelle dans tous ses sens.

La mention des semences dans ce contexte dépasse notre entendement habituel de ce mot : les semences sont porteuses d'espoir, elles défendent des héritages culturels, des modes de vie de communautés entières (plantations, alimentation, autonomie alimentaire et économique…). Dans certaines luttes paysannes et indigènes latinoaméricaines, les semences symbolisent ainsi la diversité humaine et non-humaine.

Équilibre entre hommes et femmes

Dans la ville de El Alto en 2022, le tueur en série Richard Choque a été arrêté, après avoir commis 77 viols et 3 assassinats, puis enterré les corps de ses victimes à son domicile. En 2013,

le même criminel avait déjà été arrêté, puis remis en liberté par les autorités boliviennes. Une fois la nouvelle rendue publique, les voisin·e·s se sont mobilisé·e·s pour dénoncer le manque de sécurité pour les jeunes femmes de la ville. Bien que Richard Choque ait agi localement, son cas révèle une absence évidente de garanties de l'État (et des États en général) pour que les femmes puissent vivre dignement.

Il apparaît de manière évidente le déséquilibre qui génère ces violences. A ce propos, Rita Segato (2003) écrit :

> *« Au moment où l'information de nombreuses femmes assassinées avec cruauté passe par-delà les frontières, évoquant des lieux aussi distants que Ciudad Juárez (à la frontière mexicaine avec El Paso aux Etats-Unis) ; le Texas ; Recife (dans le Nord-Est brésilien) ; Cipolettti (dans la Patagonie en Argentine) ; cette structure ou modèle d'analyse montre sa productivité ! En effet, il s'agit de crimes similaires, considérés comme inexplicables par les médias et les militant·e·s, sans faire l'objet d'investigation par les fonctionnaires et la police, et vus comme liés au trafic et au pouvoir économique par l'opinion publique, qui sont régis, selon moi, par la création et le maintien de fraternités mafieuses. »* (p.255)

La violence faite au corps et à l'énergie des femmes est peut-être la plus grande source d'indignation. Si les injustices sont déjà lourdes, l'indignation est encore plus pesante. Alors que les corps sont vus aujourd'hui comme une marchandise, repenser collectivement les dynamiques sociales pour permettre le bien-être de tous les êtres humains et le droit à une vie digne pour chacun·e, c'est faire preuve d'esprit critique.

© Photos : Anahí Machicado

Enfin, le déséquilibre finit par être un motif d'opposition, de combat, de remise en question. La pensée féministe dans sa diversité et avec les nouvelles générations inclut aujourd'hui de nouveaux modes de faire, de même que de nouveaux processus créatifs au sein de la culture et même de l'imaginaire social.

Équilibre entre la nature et les humains

Quand on mentionne la nature dans le monde andin, on se réfère à la Terre Mère, la Pachamama qui représente une entité sacrée correspondant à l'univers. Cependant, loin de

chercher à romantiser la relation avec la Pachamama, il est plus important de s'interroger sur la relation avec la terre, loin de l'anthropocentrisme[5].

Terre Mère, rapport au corps (non-)anthropocentré

En lien avec la notion d'équilibre, les cultures post-coloniales latinoaméricaines héritent d'un rapport au monde qualifié de « relationnel » (Escobar 2016). Au contraire de nos cultures occidentales, basées sur des divisions claires en catégories hermétiques (humain / non-humain ; nature / culture ; corps / esprit ; terrestre / spirituel ou sacré…), la logique centrale est de penser l'existence de tous les éléments en relation avec les autres. Comme l'écrit Escobar, « tout être vivant existe parce que les autres existent » (2016, p.27 ; traduction libre). On ne peut donc penser l'humain en dehors de la « nature », le divin en dehors du terrestre ou encore le corps en dehors du territoire qu'il habite.

La notion de Terre Mère est une des incarnations de cette logique d'interconnexion, de non-séparation des éléments formant un ensemble mêlant notamment :

- *une dimension corporelle : il s'agit de la mère, souvent représentée sous forme humaine ;*
- *une dimension naturelle : la terre qui englobe tout le vivant ;*
- *une dimension sacrée : on vénère la Terre Mère, elle est notamment l'objet de rituels…*
- *mais ancrée dans du concret : la Terre Mère fait partie de notre quotidien, elle s'incarne dans les rivières, les champs, les communautés… elle n'est pas située en dehors du monde des humains (comme peut l'être le Dieu chrétien dans le ciel ou anciennement les dieux grecs sur le Mont Olympe).*

Ce caractère relationnel du vivant et de tout ce qui l'entoure donne une force politique aux luttes sociales et environnementales : si les corps (indigènes ; des femmes…) sont des espaces politiques, le territoire est également un corps à défendre contre l'extractivisme et les oppressions. On comprend donc pourquoi beaucoup de collectifs féministes revendiquent cet héritage et ce lien à la Terre Mère. Resituer cette notion dans son contexte permet ainsi de sortir d'une logique essentialiste quant aux rôles reproductifs des femmes : la Terre Mère ne réduit pas ces dernières à un rôle reproducteur, elle incarne une vision du monde qui intègre et relie tout le vivant, les communautés humaines et non-humaines.

Sources :

- *Arturo Escobar. 2016. "Thinking-Feeling with the Earth: Territorial Struggles and the Ontological Dimension of the Epistemologies of the South". AIBR, Revista de Antropología Iberoamericana 11 (1): 11 32. https://doi.org/10.11156/aibr.110102e.*
- *Emma Delfina Chirix García. 2019. "Cuerpos, sexualidad y pensamiento maya". In Xochitl Leyva Solano y Rosalba Icaza (eds.). En tiempos de muerte: Cuerpos, Rebeldías, Resistencias. Buenos Aires y San Cristóbal de Las Casas, Clacso, Cooperativa Editorial Retos, ISS / EUR (Tomo IV).*
- *Virginia Vargas. 2019. "El cuerpo como categoría política y potencial de lucha desde la diversidad". In Xochitl Leyva Solano y Rosalba Icaza (eds.). En tiempos de muerte: Cuerpos, Rebeldías, Resistencias. Buenos Aires y San Cristóbal de Las Casas, Clacso, Cooperativa Editorial Retos, ISS / EUR (Tomo IV).*
- *XIII Eflac. 2014. "Manifiesto político por la liberación de nuestros cuerpos". XIII Encuentro Feminista Latinoamericano y del Caribe (Eflac). Lima. https://generoymineriaperu.wordpress.com/2014/05/29/ manifiesto-politico-del-encuentro-feminista-latinoamericano-y-del -caribe-2014/.*

Pour apporter d'autres points de vue et interprétations, Mancilla (2019) propose « *la Pacha [qui] signifie espace et temps, ce concept englobant tout le cosmos* ». L'autrice Judith Mancilla, dans la description de concepts du monde andin avant l'histoire coloniale, explique la signification de Pachamama, comme sacrée et ancestrale, car elle représente l'univers en trois concepts : Ciel sacré ; Terre sacrée ; Sacré sous la Terre.

Alax Pacha (Ciel sacré) : où l'esprit Kamak (ajayu) est présent dans l'espace infini, et donne de l'énergie à tout ce qui se trouve dans le ciel. C'est pourquoi le soleil et la lune sont sacrés, car ils donnent de l'énergie et de la vie à la nature vivante.

[5] L'anthropocentrisme est une conception philosophique qui considère l'humain comme l'entité centrale la plus significative de l'Univers et qui appréhende la réalité à travers la seule perspective humaine (Wikipedia).

Akapacha (Terre sacrée) : L'esprit Kamak est celui qui transmet la spiritualité de la vie aux êtres humains, aux animaux et aux plantes. L'esprit Kamak, dans sa relation avec le soleil, est celui qui donne vie à la Pachamama et à la Mamaqota (eau) ; les produits sont donc sacrés.

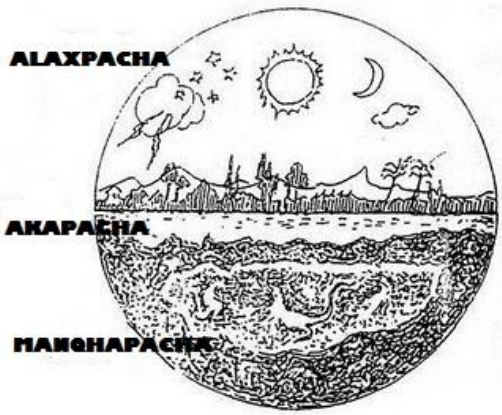
Manqapacha (Sacré sous la terre) : La divinité Pachakamak, Wiracocha, a donné aux nations indigènes d'Amérique, pour leur bonne administration, les richesses minérales sacrées, les volcans, les sources chaudes, etc. (Mancilla, 2019).

Source :
https://cosmovisionandinabolivia.blogspot.com/2017/10/blog-post.html

***Alaxpacha -** Es el mundo de arriba, del más allá o el cielo*
(c'est le monde d'en-haut, de l'au-delà ou le ciel)

***Akapacha -** Es el mundo real y visible en el que vivimos*
(c'est le monde réel et visible dans lequel nous vivons)

***Manqhapacha -** Es el mundo de abajo o el subsuelo*
(c'est le monde d'en-bas ou le sous-sol)



Même si Mancilla explore le concept de Pachamama à l'époque précoloniale, la validité de la Terre Mère dans le monde andin et dans le monde global exige également de créer un équilibre avec cette époque et de voir la réalité de manière critique par rapport à la Terre Mère. Dans l'ouvrage « La Pachamama en la época incaica » (La Incaica y post-Pachamama post-inca), Daniela di à l'époque inca et mentionne : Salvia (2013)

> *« Le fait que ce soit surtout 'l'agriculteur' qui vénère l'eau et la terre met en évidence le rôle de mutualité et d'interdépendance avec lequel ces deux éléments constituent le monde naturel dans une cosmologie andine éminemment orientée vers l'écologie, si l'on pense à l'importance agro-fonctionnelle que la première a pour la fertilité de la seconde. De plus, étant la principale déesse avec le soleil et la lune, la terre était considérée comme la mère de toutes choses » (pp. 95-96).*

L'existence de la Pachamama dans le monde andin est visible dans la cordillère des Andes. Quand on regarde la chaîne des montagnes et des glaciers, on peut voir des visages couchés de profil, comme s'il s'agissait des visages de géants endormis ; ainsi la planète est un être vivant, et nous, les humains, sommes peut-être un mal qui l'afflige ou du moins la déséquilibre.

© Photos : Anahí Machicado

Équilibrer notre relation avec la Terre Mère implique d'agir collectivement, de partir d'une prise de conscience et d'un esprit critique. Regarder en arrière exige d'apprendre, de transmettre des connaissances, de retrouver des manières de faire et d'entrer en relation avec d'autres communautés, dans l'espoir d'ouvrir la conscience de qui nous sommes et de l'espace que nous occupons.

En conclusion, les équilibres campagne / ville, homme / femme et nature / être humain, sont des aspirations pour reprendre le dialogue en lien avec la pédagogie de l'espérance dans la cité, puisqu'il s'agit de l'espace que nous habitons et pour lequel existe une responsabilité individuelle et collective. Parler de la cité, c'est parler de l'espace public, du quartier, des communautés, des territoires ; et cela implique les concepts de conscience, d'esprit critique et d'espérance. Finalement c'est une provocation pour toutes les personnes qui se sentent concernées.

Un marché à El Alto (© Photo : Anahí Machicado)

Références du texte d'Anahí

- *Arte (2022) Ville sous canicule, reportage Arte*
- *Freire Paulo (1990) La naturaleza política de la educación, cultura poder y liberación ediciones Paidos, Espagne.*
- *Freire Paulo (2003). El grito manso. Buenos Aires : ediciones Argentina.*
- *Mancilla Judith (2019) Entre vírgenes y Pachamama.*
- *Salvia Daniela (2013) La Pachamama en la época incaica y post-incaica : una visión andina a partir de las crónicas peruanas coloniales (siglos XVI y XVII). Université de Salamanque*
- *Segato Rita (2003). Las estructuras elementales de la violencia. Buenos Aires : Universidad Nacional de Quilmes.*

PARTIE 2
Mises en pratiques

Les rencontres ont commencé en novembre 2021, dans la ville de Cochabamba en Bolivie, afin d'exprimer et de travailler sur des idées, sur la façon dont nous pourrions continuer à agir à partir de la diversité, de l'art, de la culture, de l'économie, de l'autogestion, de l'écologie, du féminisme, etc.

Re-encuentros, ça serait un peu comme les retrouvailles après le Covid. Si la rencontre avait été imaginée dès 2019 autour des initiatives des jeunes, elle a pris une tonalité différente après la pandémie… Les perspectives avaient changé pour chacun·e et, en novembre 2021, l'idée est devenue celle de retrouvailles pour penser ensemble « le monde que nous voulons habiter ». La démarche a été menée dans 4 lieux différents de Bolivie, avec une rencontre qui a rassemblé les groupes de ces 4 localités et d'autres lieux de Bolivie.

C'est sur ce chemin qu'est apparu Patrick de Periferia et qu'ont commencé les rencontres improbables d'un voyage qui part en avril 2022 de El Alto et se poursuit à Bruxelles, capitale de l'Union européenne.

Quand je suis arrivée à Molenbeek au bureau de Periferia et que j'ai eu l'occasion d'apprendre à connaître l'équipe des travailleuses qui la composent, j'ai su qu'il s'agissait d'une rencontre de causes communes qui invitent à partager les manières d'être et de résister à Bruxelles. Quand tu regardes attentivement Bruxelles, tu te rends compte que, même dans les grandes villes, il y a de la précarité et de l'exclusion, et que c'est peut-être pour cela qu'existe Periferia… comme une expérience nécessaire. L'équipe m'a permis une expérience professionnelle gratifiante, et m'a également permis de faire de nouvelles rencontres. Par exemple, le collectif Cuisine Voisine avec lequel nous avons partagé l'idée de nourriture consciente, la diversité des aliments et des saveurs du Maroc, de Belgique et de Bolivie… tout cela dans un lieu où l'on se sent bien et avec des personnes qu'on n'oublie pas.

Accès à une vidéo d'Anahí sur son arrivée en Belgique

Le collectif « Imillas con trenzas »

> *« Imillas con trenzas » vient de l'Aymara[6] et signifie la petite fille aux tresses. Néanmoins, dans le contexte urbain, il est utilisé de manière péjorative pour des raisons racistes !*

Nous sommes un collectif de femmes artistes et féministes qui agissons depuis El Alto. Notre démarche est d'occuper l'espace public pour dénoncer la violence contre les femmes, et notre première action a eu lieu le 8 mars 2014 [journée internationale de lutte pour les droits des femmes]. Depuis, nous travaillons à tisser des liens avec la conscience collective, à partir de l'art. Occuper les rues avec des tambours, des rimes et des performances est devenu notre proposition.

Nous sommes aussi liées à beaucoup de femmes qui agissent à partir d'autres lieux. Se lier à d'autres camarades permet de nous renforcer.

Notre proposition vient de l'art contestataire et social, du théâtre de l'opprimé, des arts communautaires. Nous travaillons les concepts de décolonisation et de dépatriarcalisation à travers l'art.

> *Le théâtre de l'opprimé est une série de techniques pensées par le dramaturge brésilien Augusto Boal dans les années 1960 ayant pour objectif d'utiliser le théâtre pour comprendre les ressorts de l'oppression et de développer des stratégies pour lutter contre.*

« Imillas con trenzas » est une expérience vivante, parce que le travail à partir des femmes implique un regard critique constant, en lien à notre conscience collective, dans un contexte où la violence et le machisme sont quotidiens et nous confrontent constamment.

Je peux affirmer au travers de l'expérience de « Imillas con trenzas », qu'il est important d'occuper l'espace que nous souhaitons, et de revendiquer la légitimité de vivre en équilibre. Le corps parle et a une mémoire. Nous sommes chargées d'expériences qui viennent de générations passées. Nous avons des histoires et des pratiques qui témoignent du déséquilibre. Dès lors, exprimer depuis les arts sa sensibilité à toucher l'intérieur d'une personne est une thérapie de bien-être, pour nos corps de manière intégrale.

L'art, le corps et l'espace public sont des questions politiques. C'est pour cela que nous devons occuper plus d'espace, des espaces d'exercice légitime de nos droits.

---

[6] Le peuple Aymara est originaire de la région autour du Lac Titicaca, et ses membres vivent principalement au Pérou et en Bolivie. L'aymara est également le nom de leur langue.

Prise de position dans l'espace public et lieu de bien-être : ateliers vidéo entre femmes à Molenbeek

Il existe un espace et un temps pour la rencontre avec l'autre. Personnellement, je travaille sous la forme d'atelier parce que c'est l'occasion de se retrouver dans un moment de qualité, en lien avec une certaine thématique et avec des personnes qui sont disposées à partager l'expérience.

L'atelier, c'est comme une mise en scène, comme au théâtre. La mission de l'éducateur·rice est de faire en sorte que les participant·e·s se sentent authentiques, partagent des qualités humaines, considérant que les intelligences multiples et la diversité sont présentes dans ces espaces.

Nous avons travaillé dans la commune de Molenbeek, avec un groupe de jeunes femmes entre 13 et 21 ans, sur la thématique « femmes et espace public ». Une partie du groupe avait déjà intériorisé la thématique, notamment par le biais d'un projet de réalisation et installation de silhouettes de femmes dans l'espace public.

> *Dans le cadre de l'accompagnement d'un groupe de jeunes femmes à Molenbeek sur les questions d'appropriation de l'espace public, nous avons réalisé 3 silhouettes en bois de femme (à taille humaine), disposées ensuite sur des places molenbeekoises. Sur elles étaient écrites des citations et questions formulées par le groupe ayant pour but d'interpeller les passant·es sur la place des femmes dans ces espaces.*
>
> *Pour en savoir plus : https://periferia.be/la-ville-est-a-nous/*

J'ai eu l'occasion de partager avec elles 8 sessions, dont l'objectif était d'occuper l'espace public en réalisant des vidéos :

1. Rencontre des participantes et session d'introduction sur la place des femmes dans le cinéma
2. Session d'apprentissage des bases de la photographie
3. Élaboration de scenarii en vue de réaliser des capsules vidéo
4. Création du *story board* et distribution des rôles (pré-production)
5. Tournage dans l'espace public à différents endroits de la ville (métro, rue commerçante, cafés)
6. Montage
7. Post-production
8. Diffusion de la vidéo lors d'une fête de quartier et débat autour des privilèges dans l'espace public

© Photos : Anahí Machicado

Dynamique pour entrer dans la thématique…

La dynamique consiste à distribuer des cartes où sont dessinés différents personnages qui représentent la société dans toute sa diversité (étudiante, mal voyante, travailleuse, mère de famille, enfant…).

Les participantes sont invitées à déambuler dans l'espace et quand l'animatrice l'indique, interagir entre elles en fonction de leur personnage. L'exercice peut être répété en changeant de fiche et donc de personnage.

La dynamique se termine sur un échange autour des questions suivantes :

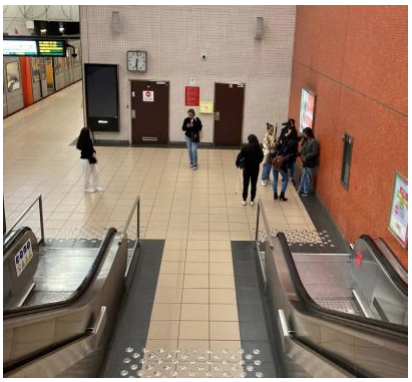
- Quel personnage chacune représentait et comment chacune s'est sentie en l'interprétant ?
- Comment je pense être vue au travers du regard des autres, dans mon quartier et ma ville ?
- Comment je me perçois moi-même dans mon quartier et ma ville ?

Les conclusions de la dynamique doivent permettre un dialogue sur l'espace que nous occupons comme femmes dans l'espace public et comment cela est déterminé par notre relation aux autres.

Les conclusions de cet atelier pointaient le fait que le corps féminin est constamment observé et interpellé dans l'espace public. Il est nécessaire de repenser la ville et ses espaces publics afin qu'ils soient adaptés à l'usage de chacun·e.

Si je devais expliquer l'expérience vécue, je dirais que nous avons appris au cours du processus, en faisant, en découvrant. Parce que parler des femmes dans l'espace public, c'est parler du sentiment d'absence. **Occuper l'espace public en groupe est un acte de rébellion**, c'est briser le rôle auquel on est habituellement destiné.

D'Anahí 29 ans, à Chérine 27 ans, de Sarah 17 ans à Layina 13 ans, dans une sorte de chaîne où chacune essaie de prendre soin de l'autre avec son attitude et sa sororité. Créer un espace de bien-être, c'est laisser l'individu regarder les sentiments des autres. C'est rire avec respect, se mettre en colère avec des limites et c'est ce qui a été vécu dans l'atelier audiovisuel.



Ce processus symbolise une réussite, chacune des sessions a été pensée avec amour, car chacune voulait être là. Je ne sais pas exactement ce que chacune des filles pense de moi, mais je peux m'exprimer à travers mon regard, dans lequel on peut voir des femmes de caractère, mais avec mille insécurités. Lorsque nous étions dans le centre de Bruxelles, sur le point de tourner la dernière scène, il y avait un groupe de jeunes hommes derrière notre table, une des filles a dit que nous ne pouvions pas tourner parce qu'il y avait ce groupe de jeunes hommes derrière, ce à quoi j'ai répondu qu'elle pouvait aller leur dire ce que nous allions tourner, mais qu'ils ne seraient pas sur les images ; elle l'a fait et il n'y a pas eu de problème. S'affirmer est une partie du processus de positionnement du corps dans l'espace public. Nous avons rempli l'objectif de manière amusante ensemble, la sororité n'est pas seulement une implication à long terme ; ce sont aussi les moments courts dans lesquels nous nous soutenons mutuellement.

Cela me fait penser aux moments où, avec mes sœurs boliviennes, nous occupons la rue de manière rebelle avec nos corps, des cris forts et des tambours. Des moments qui parfois nous mettent mal à l'aise. Mais en bougeant, nous avons l'impression de nous libérer.

Quand on est seul·e, on a déjà la force d'affronter le monde extérieur.
Quand on est avec un·e ami·e, on est en complicité.
Mais quand on est à plusieurs, on est invincibles, intouchables et incassables.

Soyons toutes des mauvaises herbes : allers retours entre Huy et El Alto

Grâce à Paola, une camarade de Cochabamba [Bolivie] qui vit à Huy en Belgique, nous avons organisé une action commune à partir des féminismes. Les camarades de Vie Féminine m'ont reçu avec le cœur ouvert lors d'une rencontre née de l'indignation et d'un message qui voyage depuis le féminisme d'El Alto jusqu'au féminisme belge.

L'échange a commencé par une rencontre éphémère qui n'a pas duré plus de 3 heures, mais dont la qualité l'a rendu puissante.

1. L'atelier a débuté par **le mouvement** : les participantes se sont mises en cercle en faisant des mouvements pour chauffer les articulations et le corps. Chaque participante a ainsi dit son prénom en l'accompagnant d'un geste, ensuite les autres répétaient le prénom et le geste. Lors d'un deuxième tour, les participantes répondaient à ces deux questions : « *Qu'est-ce que tu aimes ? et n'aimes pas ?* ».
2. L'atelier a continué avec une invitation à travers **le visionnage de la vidéo** « Imillas con trenzas » (https://youtu.be/AbEh6VNUDH0) sur l'activisme de mes camarades à El Alto. A la suite de la vidéo, nous avons pris le temps d'intérioriser le contenu et de dialoguer à ce propos.
3. Nous avons ensuite invité les participantes à activer leur corps et la **confiance entre elles** via cet exercice : une participante se place au milieu du cercle et doit se laisser tomber les yeux fermés, en laissant ses camarades la retenir. Chaque participante doit entrer et se laisser soutenir par les autres. A la fin de l'exercice, on partage comment chacune s'est sentie, et quelle relation cela nous fait percevoir avec la sororité. Ces questions permettent de générer un dialogue plus profond.
4. Suite à cela, les participantes étaient invitées à **écrire un message aux camarades boliviennes** à partir des images visionnée ensemble.

   « Tu n'es pas seule. »

   « Les femmes courageuses continuent leur activisme. »

   « Soyons toutes des mauvaises herbes. »

   On a ainsi construit des sortes de ponts symboliques qui encouragent à continuer l'activisme, la dénonciation et l'indignation.

© Photo : Anahí Machicado

Cet espace m'a rappelé des moments où nous prenions l'espace public avec notre collectif « Imillas con trenzas » à El Alto. Il s'agissait de petites actions en comparaison aux cas croissants de violence. Pourtant, quand les camarades de Vie Féminine nous ont dit à quel point notre travail a de la valeur, je sentais la fierté de savoir que ce sont des actions qui naissent du cœur, et que finalement, nous sommes sur le même chemin visant à trouver les équilibres, et cherchant à vivre dignement.

L'atelier s'est terminé avec un câlin collectif, rempli d'**énergie transformatrice**. La sororité est un moyen d'agir en relation avec les autres, en reconnaissant le travail qui nous précède. Dans les générations passées, existent des histoires de rébellion et de résistance. D'une certaine manière, cette rencontre a été une inspiration entre femmes situées très loin les unes des autres, mais reconnaissantes de l'existence des autres. C'est bon de savoir que nous ne sommes pas seules.

Le point de vue des participantes sur https://www.viefeminine.be/pour-changer-la-realite-inegale

En rentrant à El-Alto, j'ai partagé mes expériences avec mes camarades de « Imillas con trenzas » sous la forme d'un atelier de construction de stickers : une invitation à écrire et dessiner ensemble des messages pour faire entendre nos voix dans l'espace public.

En amont de la journée du 08 mars (journée internationale des droits des femmes), nous avons décidé de nous retrouver entre camarades de Huy et El Alto à travers une session virtuelle pour échanger sur les actions de chacune. Un moment fort qui a permis **d'inscrire l'échange dans du collectif.** Ce n'était plus juste moi, Anahí, mais une rencontre entre deux collectifs. L'énergie de Paola a été très importante, en traduisant non seulement la langue, mais également le contexte. Les femmes de Huy nous ont présenté une exposition de poèmes, dessins et collages, réalisée en lien avec la Convention d'Istanbul sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique.

Lors de la prochaine session, ce sera à El Alto de partager… l'invitation est lancée.

Échange autour de la nourriture consciente : rencontre avec Cuisine voisine

Au cours de mon séjour en Belgique, j'ai eu l'occasion de découvrir le collectif cuisine voisine, un collectif de femmes d'origine marocaine qui cuisinent pour le quartier et proposent des ateliers autour de la nourriture saine… un collectif de femmes puissantes et engagées pour la communauté.

Nous avons co-organisé un atelier autour de la nourriture consciente, qui s'est passé en juin, à Parckfarm (Molenbeek)… une après-midi pluvieuse lors de laquelle avait lieu la fête de l'environnement. Quand je suis arrivée, il y avait déjà du monde qui attendait pour participer à l'atelier : un public intergénérationnel avec des enfants et des plus grands, réunis pour cuisiner et partager un repas ensemble.

« Comida consciente », nourriture consciente, c'est un mouvement citoyen en Bolivie qui s'est réuni autour de l'idée que la nourriture était un moteur de changement à partir du moment où on l'envisageait depuis la production des ingrédients, la manière de se les procurer, les modes de préparation, la façon de partager les repas… toute une démarche qui permet de redonner du sens à l'alimentation et d'en faire un levier d'action.

Dans le cadre des espaces Altoparlante, nous avons mené plusieurs activités à partir de cette approche de la nourriture consciente. Voir sur https://altoparlante.org/mesa-de-comida-consciente/.

J'avais décidé de cuisiner du Masaco, un plat traditionnel bolivien à base de manioc et de fromage, accompagné d'une salade (tomates, oignons, vinaigre) et de café car on a pour habitude de le manger le matin.

Lors de l'atelier, tout le monde a pu mettre la main à la pâte. Au début, j'avais peur de parler, surtout devant des enfants qui n'ont pas peur de reprendre, se moquer de l'accent… mais avec le temps la confiance s'est tissée entre nous.

Tout en cuisinant, nous avons échangé sur les recettes transmises d'une génération à l'autre. Sur les liens entre la terre et notre assiette et j'ai décidé de raconter un épisode récent de l'histoire agricole de mon pays qui m'a profondément touché.

Accès à une vidéo d'Anahí avec Cuisine Voisine

En 2019, la forêt bolivienne a connu un terrible incendie dans la région de la Chiquitania. Le gouvernement a laissé bruler la forêt pendant des mois. Aujourd'hui (en 2023), la Bolivie et notamment La Paz connait une période de sécheresse notamment liée à cet incendie car les pluies viennent de la forêt.

La culture de la pomme de terre en milieu urbain est donc directement impactée et les récoltes très limitées cette année.

Pour aller plus loin sur les incendies : https://mrmondialisation.org/apres-lamazonie-la-bolivie-ravagee-par-des-incendies-monstrueux/

Les participant·e·s ont été très touché·e·s par ce témoignage. Les incendies en Amazonie ont été médiatisés mais on ne parle que très peu des conséquences à plus long terme de ce désastre écologique. Les habitant·e·s de l'Altiplano et de l'Amazonie sont conscient·e·s des changements en cours car cela a des conséquences directes sur leurs modes de vie.

Cet épisode sonne comme une morale de la Pacha Mama, nous sommes tou·te·s lié·e·s et formons un seul et même écosystème, ville, campagne, d'un bout à l'autre du monde.

« Ce voyage m'a appris que les territoires, tout comme les déséquilibres,
sont en relation les uns aux autres,
tels des cercles et tissus interreliés. »
Anahí

PARTIE 3

Petites et grandes histoires, conscience de nos temps, de nos corps et de nos territoires

Réflexions sur les relations interculturelles du Sud au Nord

« Maintenant déplacez votre regard et cherchez la Palestine, le Kurdistan, Euskadi et le Wallmapu. Oui, je sais, ça donne un peu le tournis… et ce n'est pas tout. Mais dans ces lieux, il y a celleux (nombreux·ses ou pas, ou trop, ou suffisamment) qui luttent aussi pour la vie. Mais en fait il se trouve qu'ils·elles conçoivent la vie inséparablement liée à leur terre, leur langue, leur culture, leur mode de vie. À ce que le Congrès National Indigène nous a appris à appeler « territoire », et qui n'est pas seulement un lopin de terre. Vous n'avez pas envie que ces personnes vous racontent leur histoire, leur lutte, leurs rêves ? Oui, je sais, ce serait peut-être mieux pour vous de vous en remettre à Wikipedia, mais ça ne vous tente pas de les écouter directement et d'essayer de les comprendre ? »[7]

Paroles Zapatistes, 2020

Après nous être plongé·e·s dans le texte d'Anahí, dans sa conception des déséquilibres affectant nos sociétés et les pratiques d'éducation populaire qu'elle met en place, nous souhaitons l'analyser et l'alimenter à partir de nos manières d'avoir vécu la présence d'Anahí parmi nous, et les réflexions qu'elle nous a permis de développer. Dans cette analyse, nous allons partir de la question de nos regards et de nos savoirs situés, et donc partiels, pour ensuite les ancrer dans nos territoires, nos corps et par là, nos histoires personnelles et collectives. Il s'agira de nous pencher sur notre compréhension des déséquilibres explorés par Anahí, puis de réfléchir à ses pratiques et modes de faire qui permettent d'ouvrir des brèches, et de politiser nos quotidiens. Enfin, la dernière partie de cette analyse nous amènera à nous repositionner sur les enjeux d'échanges culturels et de ce qu'ils impliquent dans notre rapport à la construction de nos savoirs, et ce dans une perspective décoloniale.

Situer nos regards

Anahí termine son texte en ramenant la question des relations entre les territoires et les déséquilibres qui s'y jouent. En effet, que ce soit concernant les bouleversements climatiques auxquels nous faisons face, l'expansion des champs de monoculture ou encore les violences patriarcales, il apparait clairement que nos territoires, nos continents, nos cultures font partie d'une même matrice, ils s'influencent et se répondent.

Et pourtant nous ne voyons pas toujours ces liens. Surtout en Occident, où nous avons imposé un certain type de relations intercontinentales depuis la colonisation, au détriment des territoires et peuples colonisés. Du coup, nous avons tendance à ne plus nous situer dans ces relations déséquilibrées. Si nous ne voyons pas ces liens (intentionnellement ou non), c'est parce qu'à nouveau, nos connaissances sont situées, et donc partielles. Nos connaissances sont produites dans un contexte particulier, à partir de nos corps – et ainsi à l'aune de nos expériences particulières – et de nos références, cadres culturels, politiques et socio-économiques. Il est vain de penser – comme ça a longtemps été le cas en Occident – qu'il est possible de produire un savoir totalement neutre, impartial, universel.

[7] Enlace Zapatista. « Cinquième Partie : Le regard et la distance avant la porte. » https://enlacezapatista.ezln.org.mx/2020/10/13/cinquieme-partie-le-regard-et-la-distance-avant-la-porte/

Partir de ce point-de-départ implique différents éléments, quand il s'agit de vouloir mettre en place des relations interculturelles plus justes :

1. Toute personne, communauté, ou culture a quelque chose à nous apprendre.

Anahí nous dit d'entrée de jeu « *Il est important de souligner que l'échange part de Bolivie, un territoire où les savoirs des peuples demandent à être entendus. Ce point de départ situé dans le Sud, permet de décrire différents concepts qui en viennent.* »

Si nous ne pouvons pas produire une connaissance complète et universelle, si notre compréhension du monde est partielle et se construit à partir de nos corps situés sur un territoire, dans une ou à l'intersection de plusieurs culture(s)…, nous prenons conscience de tout ce que les autres ont à nous apporter et à nous apprendre. Nous pouvons ainsi comprendre ce que nous dit Anahí des savoirs venus du Sud, ici de Bolivie, qui font émerger des concepts particuliers.

2. Nous ne sommes pas tous·te·s dans le « même bateau »

Reconnaitre la partialité de nos point-de-vues et leur caractère situé nécessite d'apprendre à « se connaitre dans le monde ». Ce n'est pas tout de prendre conscience que nous ne sommes pas porteur·euse·s de savoirs complets, il est également indispensable de nous situer dans des relations locales et globales, et d'ainsi comprendre nos biais, nos références, nos préjugés… bref, tout ce à partir de quoi nous construisons notre compréhension de ce qui nous entoure.

Dans son texte, Anahí parle de cela comme d'un exercice de prise de conscience : « *Repenser le monde que nous habitons, devrait commencer par un exercice de (prise de) conscience du lieu et de la manière avec laquelle nous habitons notre monde, notre quartier, la ville. Interpréter notre réalité implique un exercice de prise de conscience.* »

Cela peut passer par :

- le fait de mieux connaitre sa trajectoire individuelle :
  dans quelle famille, dans quel quartier/contexte suis-je né·e ? en quoi cela m'a donné accès à des ressources économiques, naturelles, culturelles… ?
- une meilleure compréhension de notre histoire nationale et européenne : *m'a-t-on appris mon histoire (celle de la culture à laquelle je m'identifie) à l'école, dans ma famille… ? quelle vision cela m'a donnée du reste du monde ? et comment l'ai-je intégrée, retenue… ?*
- voir / écouter ce qui se fait ailleurs :
  suis-je habitué·e/ouvert·e à lire ou regarder des productions venues d'ailleurs ? cela m'aide-t-il à découvrir d'autres modes de faire et penser, à me rendre compte qu'il n'existe pas uniquement ce qui me paraissait jusque-là « neutre » ou « normal » ?

« Se connaitre dans le monde » c'est donc comprendre son point-de-départ, et sa position dans des rapports de pouvoir inégaux. Bien que nous faisons face à des enjeux parfois communs à l'ensemble de la planète (comme le changement climatique), nous ne partons pas des mêmes endroits et dès lors, avec les mêmes privilèges ou handicaps face à ces enjeux. Se connaitre dans le monde, c'est réaliser que nous ne sommes pas tous·te·s dans le même bateau et ainsi pouvoir réfléchir concrètement à nos responsabilités et nos pouvoirs d'action.

3. Il n'est pas possible (ni souhaitable) de tout traduire

Sachant que nous avons traduit le texte d'Anahí, ce troisième point peut paraitre surprenant. Et pourtant, c'est en faisant ce travail que nous nous sommes rendu compte que la traduction reste elle-même partielle. A plusieurs reprises, nous nous sommes questionné·e·s sur le meilleur moyen de transmettre ce qu'a voulu dire Anahí, et nous avons parfois utilisé des formulations pas tout à fait convaincantes. A la fois parce que les langues sont elles-mêmes des instruments (de pouvoir notamment) qui ne sont ni neutres, ni universels et qui prennent donc des orientations bien qu'on souhaiterait garder la même tonalité ou sens des mots. Et puis parce que nous pouvons traduire des mots, mais plus difficilement des postures, des intentions, des visions du monde ancrées dans un ailleurs dont nous ne maitrisons pas toujours pleinement la portée.

Par exemple, quand Anahí écrit « *L'espoir donc à partir de la conscience, l'espoir comme des mains qui sèment dans des champs secs, l'eau qui donne la vie, l'air qui nettoie et la terre qui respire* », nous sentons cette perspective propre à son contexte, impossible à traduire complètement. Si la connaissance d'Anahí est également partielle et située, elle l'est dans un contexte où les relations à la terre, aux (non)-humains, à la politique, sont autres et vouloir « translater » ses méthodologies ou pratiques telles quelles n'est généralement pas adéquat. L'enjeu de sa venue, de son partage, n'est donc pas de pouvoir disposer d'un nouveau « kit » d'outils et de pratiques à appliquer ici, mais de tenter de mieux appréhender, d'enrichir nos compréhensions partielles du monde, de nous décentrer et nous questionner pour agir de manière plus consciente et plus en lien avec d'autres visions du monde.

Des déséquilibres qui nous déracinent

La première partie du texte d'Anahí se concentre sur les notions de déséquilibres, qu'elle a pu ressentir à la fois en Belgique et en Bolivie, bien qu'ils s'expriment de manières différentes selon le contexte. Nous allons ici repartir des trois déséquilibres fondamentaux qu'elle explore, en soulignant :

- ce qui permet de comprendre les rapports de pouvoir inégaux desquels ils proviennent ;
- les éléments de réflexions d'Anahí qui nous permettent de nous décentrer et qui nous inspirent dans nos pratiques.

1. Ville et Campagne : revendiquer des territoires qui lient rural et urbain

Concernant ce déséquilibre, la réflexion d'Anahí porte principalement sur la question d'accès à l'alimentation (produite en milieu rural) et à la souveraineté alimentaire : Qui a accès à la nourriture (saine) ? Qui a accès à la terre ? Qui peut semer des graines et ainsi participer à une résistance face à la bétonisation ?

Et ici, il nous faut resituer la réflexion d'Anahí : sa ville, El Alto, constitue un contexte et un territoire très spécifiques, à la croisée du rural et de l'urbain. On peut voir El Alto comme la périphérie de La Paz où se retrouvent toutes les populations issues des exodes ruraux en quête de « richesses urbaines ». Mais, El Alto, c'est aussi toute une culture : un mélange de ruralités, de diverses formes de vivre le territoire parce que les personnes qui y habitent viennent de différentes parties de Bolivie, tout en gardant des liens profonds avec leurs origines. C'est d'ailleurs ce que Anahí exprimait lors d'une de ses présentations au cours de son séjour :

> *« El Alto est une ville où la majorité des habitant·e·s sont des migrant·e·s, venu·e·s de la campagne. Pendant la pandémie, beaucoup de jeunes sont rentré·e·s dans les villages de leurs parents, où ils et elles ont semé, cultivé et récolté les aliments, où ils et elles ont appris à élever des vaches et à faire du fromage avec leur lait. Ce fut une belle surprise d'espoir de voir ces jeunes en contact avec la terre et qui se laissent nourrir par elle. Nous avons beaucoup à apprendre de la campagne et dans cette ville [El Alto], nous avons les moyens et les savoirs pour le faire. »*

De cette manière, la réalité de El Alto met en évidence le déséquilibre ville-campagne, tout en montrant aussi son potentiel pour retisser des liens entre territoires ruraux et urbains. Mais il ne s'agit pas seulement d'observer ces déséquilibres au sein d'un même pays, sinon également de les lire et analyser entre les pays et les continents. Même si la terre est essentiellement cultivée en milieu rural, et que c'est donc de là que vient l'immense majorité des denrées alimentaires, nous savons que les paysan·ne·s sont souvent dépossédé·e·s de leurs terres, exploité·e·s dans des immenses complexes d'agro-industrie, sans jouir des richesses produites. Et tout cela est le résultat de la philosophie occidentale moderne qui s'est imposée à l'échelle mondiale en se basant sur la croyance dans le « progrès » et la « croissance », matérialisée dans les pays du Nord par une industrialisation et une urbanisation toujours grandissantes.

Ce n'est pas anodin si le début de cette modernité est situé par les auteur·rice·s décoloniales au moment de la « découverte de l'Amérique », donc de la colonisation, fin XVe – début XVIe siècle (Colin et Quiroz 2023). Il s'agit en effet d'un moment charnière de l'histoire mondiale, où l'Occident se place comme centre du monde (géographique) et comme présent de l'histoire (les autres peuples étant attribués à un « passé », ayant un retard sur la marche à suivre de l'histoire). Ce faisant, la modernité (et la colonisation comme processus nécessaire) constitue une dévalorisation voire une destruction de l'altérité, de tout ce qui est non-occidental et non-humain.

Pour revenir à ce que nous dit Anahí, se réapproprier des histoires et revendiquer une appartenance à un territoire propre c'est résister à cette destruction. Planter des semences est un « symbole d'espérance », de diversité culturelle dans tous ses sens.

De notre côté, en tant que personnes issues du monde occidental, il s'agit de ne plus occulter cette histoire qui continue de nous placer dans des positions de privilège, et cela implique de se mettre en inconfort. Comme l'écrit Anahí « *Interroger, gratter la plaie, mettre dans l'inconfort notre conscience fait partie de la résistance à ce qui nous afflige* ».

2. Hommes et femmes, un déséquilibre vécu d'abord par et dans nos corps

Les luttes féministes et l'expression des femmes sont centrales dans le parcours d'Anahí ; et parallèlement, les questions de genre et d'espace public sont très présentes chez Periferia.

Il nous parait important de souligner ici la dimension corporelle des déséquilibres vécus et décrits, surtout au niveau des inégalités de genre, ancrées dès le départ dans nos corps : dans la manière dont nos corps sont perçus et dans ce que cela détermine nos expériences de l'espace public et intime. Nous disions plus haut que notre corps est le premier lieu qui nous situe dans le monde, et qui influence dès lors les connaissances que nous produisons. Le corps est également le premier lieu, le premier espace où se vivent des discriminations, mais également où s'engendrent des résistances. Comme l'écrit Anahí : « *le déséquilibre finit par être un motif d'opposition, de combat, de remise en question. La pensée féministe dans sa diversité et avec les nouvelles générations inclut aujourd'hui de nouveaux modes de faire, de même que de nouveaux processus créatifs au sein de la culture et même de l'imaginaire social* ».

Nos corps héritent d'histoires personnelles et collectives qui bien souvent nous dépassent, bien qu'elles aient des conséquences concrètes sur nos vies, les ressources auxquelles nous avons accès, les choix que nous avons entre nos mains. Le regard d'Anahí nous permet de rendre compte de l'incarnation de ces histoires politiques dans nos corps, de les voir comme des espaces où les discriminations et privilèges s'expriment, mais aussi à partir desquels des résistances s'opèrent. En cela, nous avançons vers une conception de nous-mêmes s'éloignant d'une pensée cartésienne qui sépare le corps et l'esprit, en positionnant ce dernier au-dessus de l'autre.

3. Nature et humains : retrouver notre « indigénité »

A ce sujet, Anahí nous dit : « *Équilibrer notre relation avec la Terre Mère implique d'agir collectivement, de partir d'une prise de conscience et d'un esprit critique. Regarder en arrière exige d'apprendre, de transmettre des connaissances, de retrouver des manières de faire et d'entrer en relation avec d'autres communautés, dans l'espoir d'ouvrir la conscience de qui nous sommes et de l'espace que nous occupons.* »

Un élément qui nous a marqué chez Anahí, c'est justement cette conscience de qui elle est et de l'espace qu'elle occupe. Consciente d'un héritage situé dans le temps et dans l'espace, elle nous a parfois déconcerté·e·s, parfois épaté·e·s, par son lien très conscient à ses origines, son histoire, sa culture. Pas sûr·e·s que nous puissions en dire autant de notre côté ! Ce travail réflexif nous a ainsi permis de comprendre comment l'affirmation d'identités propres peut confluer avec une défense de la vie dans sa diversité, et non pas à un enfermement sur soi et à l'érection de murs et de frontières.

Pour mieux comprendre ce lien entre nature et humains, entre territoire et cultures, nous voulons nous inspirer de ce que nous dit Eduardo Viveiros de Castro (2023) sur la notion d'indigène[8], qui désigne finalement « une personne ou une communauté originaire d'un lieu déterminé » (p.75) :

> *« Face à la dégradation des conditions d'habitabilité de la planète et à l'impuissance calculée des puissants à réagir […], de nombreux peuples d'Europe sont en train de se redécouvrir indigènes, c'est-à-dire de se situer dans l'espace et d'en expérimenter les intensités […]. Certains vivent leur indigénité sur le mode de la xénophobie, et pensent leur rapport à la terre à partir du modèle de la souveraineté étatique, comme s'il était possible d'échapper au monde en s'enfermant dans les frontières d'un 'pays' […] D'autres […] prennent conscience que toute avancée de la cause de la Terre passe par une lutte pour la terre – la terre en tant que sol natal, lieu de vie et milieu de co-engendrement mobilisant d'innombrables autres formes de vie. Cette lutte doit inclure, voire commencer par la défense des territoires des peuples officiellement qualifiés d'indigènes. » (p.77).*

« Se redécouvrir indigène », c'est peut-être de ça dont il s'agit dans cette analyse. Comprendre que nos existences, que nos corps viennent d'espace-temps qui ont un sens politique, qui déterminent nos manières de voir et de comprendre le(s) monde(s). Et bien sûr, nous nous positionnons du côté d'une indigénité qui ne nous enferme pas dans des frontières administratives, arbitraires et excluantes, mais qui nous lie aux multiples formes de vie, et qui permet une existence digne à toutes.

Ce dont nous parlons, c'est de laisser la place aux diversités humaines et non-humaines et de cultiver nos liens entre communautés, entre espèces, à partir d'une conscience de nos univers situés et dans une ouverture humble, aux multiples altérités.

Pratiques et modes de faire : des révolutions du quotidien

Les pratiques et ateliers animés par Anahí durant son séjour en Belgique, et les actions qu'elle organise à El Alto (notamment via le collectif « Imillas con trenzas ») nous intéressent dans ce qu'elles sont des « résistances non-extraordinaires » ou encore **des « révolutions du quotidien »**. A l'opposé de théories politiques attendant « le grand soir » et le renversement total de l'ordre établi, il s'agit de construire des pratiques quotidiennes de résistance, et qui font

[8] Eduardo Viveiros de Castro est un anthropologue brésilien. L'extrait repris ici vient de sa contribution au livre : *On ne dissout pas un soulèvement. 40 voix pour les soulèvements de la terre.*
Les Soulèvements de la Terre est un mouvement né à l'hiver 2021, et qui se mobilise via de nombreuses formes et lieux contre des projets industriels et pour la défense de la Terre et de la vie. Pour en savoir plus : https://lessoulevementsdelaterre.org.

déjà apparaitre, localement, d'autres « formes d'habiter et de vivre dans le monde » (Patricia Botero-Gomez 2019, p.365, traduction libre).

> Une personne de l'équipe qui a participé aux échanges avec le Brésil et aux apports d'Anahí dit : « *Aller au Brésil a eu beaucoup d'impact dans ma vie, comme un tsunami ! Collaborer avec Anahi, c'était plutôt comme une vague…, voire une mer qui permet de regarder à 360 degrés ; un regard qui permet de s'intéresser à l'ordinaire et de le questionner.* »

Il y a aussi le choix de travailler en atelier qui traduit un positionnement de **se transformer par l'action collective**. Mais cela ne s'improvise pas, comme le dit Anahí : « *L'atelier, c'est comme une mise en scène, comme au théâtre. La mission de l'éducateur·rice est de faire en sorte que les participant·e·s se sentent authentiques, partagent des qualités humaines, considérant que les intelligences multiples et la diversité sont présentes dans ces espaces.* » Cela passe par :

- prendre soin des espaces : les préparer, soigner l'espace et l'esthétique, créer des moments agréables, prévoir à manger, permettre tous les modes d'expressions, faire ensemble plutôt que uniquement débattre ;
- prendre soin du groupe et des personnes : accueillir les émotions, donner du temps à l'informel, tisser des liens interpersonnels, créer de la confiance, pas d'observateur·trice et tou·te·s acteur·trice·s, encourager des actions autonomes des participantes.

Tous ces éléments sont autant de « révolutions du quotidien » qui font échos aux pratiques d'éducation populaire, dont Anahí et Periferia se revendiquent. Une tradition venue de Paulo Freire (voir partie 1) et qui a vocation à apprendre collectivement à partir de nos expériences vécues et dans une perspective de justice sociale.

Avec Anahí, nous avons pris la mesure de l'importance de l'incarnation (c'est-à-dire qui s'ancre dans nos corps) de tous ces apprentissages. Ce qui nous a notamment marqué, c'est cette posture d'éducatrice populaire qu'elle incarne à partir de son expérience, et non de théories. Ainsi, avec Anahí, nous comprenons que se situer dans l'histoire et dans l'espace permet de **politiser son quotidien**. Ce qui est politique, c'est son expérience de femme, vivant à El Alto, et ses pratiques d'éducatrice populaire en découlent directement.

Comme elle le dit à propos des ateliers vidéo à Molenbeek : *« occuper l'espace public en groupe [de femmes] est un acte de rébellion, c'est briser le rôle auquel on est habituellement destinées. »*. Si cela peut paraître anodin ou minime, le regard d'Anahí nous a permis de voir la surprenante portée politique de ces pratiques de tous les jours. Elle écrit aussi que « *la sororité est un moyen d'agir en relation avec les autres, en reconnaissant le travail qui nous précède. Dans les générations passées, existent des histoires de rébellion et de résistance* ». Ce sont à nouveau ces liens permanents tissés entre des pratiques, des corps, des histoires et des résistances qui changent notre regard sur nos pratiques et les siennes.

Anahí écrit : « *Le corps parle et a une mémoire. Nous sommes chargées d'expériences qui viennent de générations passées. Nous avons des histoires et des pratiques qui témoignent du déséquilibre. Dès lors, exprimer depuis les arts sa sensibilité à toucher l'intérieur d'une personne est une thérapie de bien-être, pour nos corps de manière intégrale.* » **Nos corps portent en eux des significations, sont les témoins d'histoires et c'est à partir d'eux que nous apprenons, que nous nous relions.** Dans les ateliers menés par Anahí, nous pouvons voir cela, par exemple dans la mise en mouvement des corps à Huy, ou encore de la cuisine commune et du repas partagé avec Cuisine Voisine. Anahí analyse le câlin collectif qui a clôturé l'atelier avec les femmes de Huy, comme étant « rempli d'énergie transformatrice ». Chaque fois, il s'agit de parler de son propre vécu et pousser les autres à le faire, de donner à voir des situations vécues et de les dénoncer, si besoin.

Nous souhaitons ici rendre compte de la portée politique de ces pratiques, de ces « révolutions du quotidien », qui ont un impact et une incidence politique sur soi, sur nos collectifs, et qui

permettent d'ouvrir des brèches vers d'autres pensées et pratiques dans nos territoires, débarrassées de visions binaires, hiérarchiques, et coloniales.

Positionnement de Periferia : (se re)connaître ensemble

A l'issue de cet échange et de ce travail d'écriture, nous souhaitons nous (re)positionner sur ces enjeux d'échanges interculturels, que nous avons situés cette fois dans une matrice coloniale, rendant visibles des enjeux de pouvoirs encore bien présents entre le Nord global et le Sud global.

Nord Global et Sud Global

Les notions de « Nord global » et « Sud global » permettent de regrouper des pays et des territoires qui – bien qu'ils se distinguent au niveau culturel ou sont éloignés géographiquement – se ressemblent dans leur poids politique et économique au sein du système mondial. On parle de Sud et de Nord « global » parce qu'il s'agit de position de pouvoir d'États dans une époque caractérisée par la mondialisation (c'est-à-dire l'intégration de quasiment toutes les régions du monde dans une économie mondiale, tissant des réseaux et des dépendances inter-régionales de plus en plus fortes). Ces notions permettent de ne pas se limiter à des positionnements géographiques (l'Australie faisant partie du Nord global) ou proximités culturelles (le Maroc et la Bolivie faisant tout deux partie de ce Sud global), et de dépasser la point-de-vue colonial définissant les pays du Nord global comme « développés » et les autres comme étant « en développement » (c'est-à-dire, en retard, mais dont le but ultime serait de ressembler à l'Occident). Le Nord global caractérise généralement les pays les plus industrialisés, au PIB élevé, et qui ont le plus de pouvoir politique dans les institutions inter- et transnationales (l'ONU, le FMI…). Le Sud global rassemble la majorité des pays anciennement colonisés, au PIB plus faible et dont le pouvoir d'influence sur ces mêmes institutions est limité.

Nous avons parlé d'apprendre à se connaitre dans le monde, nous ajoutons ici la question de (se) *re*connaitre. Pour montrer qu'il y a des choses à repenser, à recommencer peut-être, mais aussi des choses à admettre, des conséquences actuelles des inégalités de pouvoir sur nos pratiques, sur nos pensées aussi. Des éléments à revoir pour ensuite se reconnaitre comme travailleur·euse·s situé·e·s dans des espace-temps spécifiques, où nous souhaitons contribuer à une éducation populaire décoloniale.

Un besoin de regard sur notre histoire

Periferia est née d'expériences menées au Brésil dans les années 90, avec le pari de s'inspirer de pratiques du Sud dans des contextes du Nord, de faire du lien entre les vies, les personnes, des communautés de contextes différents. Quelques années après la fondation de notre association, nous avons entamé une succession de projets avec une agence de coopération allemande, toujours en cours aujourd'hui. Ce chemin parcouru s'est accompagné de questionnements permanents sur notre posture : quels liens avons-nous développés et développons-nous avec des collectifs du Sud (d'un rôle de conseiller qui nous a été donné à celui de facilitateur et connecteur, voire de partenaire…) ? quel type de « coopération » Nord-Sud nous voulons défendre et mettre en œuvre ? Sans prétendre être arrivé·e·s à des réponses claires à ces questions, il s'agit plutôt d'avancer en se remettant en question, en écoutant, et de faire évoluer nos projets en fonction.

Dans notre publication « Échanger avec d'autres continents – Quand les voyages nous questionnent », nous écrivions que « *le pari initial de Periferia était de faire du transfert du Sud vers le Nord* » (p.36). Nous voulions nous inspirer des pratiques d'éducation populaire latino-américaines surtout, pour contribuer à des changements sociétaux en Europe. Dans un second temps, dont la publication « Échanger avec d'autres continents » en est témoin, l'intention a été de mettre en place des échanges, des communautés de pratiques sans frontières. Au-delà des divisions Nord-Sud ou Sud-Nord, Periferia entendait dépasser les clivages entre l'Occident et

les Suds, ce qui est passé par une volonté de ne pas se situer entre ces deux pôles, mais de proposer des chemins pour les relier.

Aujourd'hui, nous comprenons que ne pas nous situer a pour conséquence d'invisibiliser les inégalités de pouvoir structurelles entre Nords et Suds. Et même si parfois nous avons envisagé ces liens dans une utopie naïve, c'était pourtant partir d'une position privilégiée de décider de ne plus « voir » les différences. Comme nous l'avons souligné, Anahí se positionne d'emblée au Sud, consciente de ce que cela porte comme sens et implications politiques.

Chercher ensemble pour aller vers d'autres liens

S'il fallait le dire en quelques mots, il s'agit de *(se) reconnaitre, pour connaitre ensemble*.

Nous revenons ainsi au point de départ de cette publication : la venue d'Anahí en Belgique. C'est la première fois que Periferia accueillait pendant 3 mois une personne venue des Suds, et ce n'est pas anodin. Nous avons souvent affirmé que nous souhaitions rééquilibrer les pouvoirs d'influence dans les démarches de participation que nous menons ; force est de constater qu'en ce qui concerne les échanges Sud-Nord, les voyages se sont majoritairement faits de chez nous vers l'ailleurs (à quelques expressions près, y compris lors d'échanges entre personnes et expériences de pays de plusieurs Suds qui ont pu développer des pratiques et se renforcer entre elles).

Inviter Anahí pour contribuer à notre travail, mais aussi observer nos pratiques, c'est participer à un changement de perspective, où nous nous positionnons également en « objet d'étude ». C'est ouvrir la voie à d'autres formes de productions de connaissances, où nous sommes l'autre qu'on vient voir. Et c'est par là que nous voulons arriver à la question de « connaitre ensemble ».

Que voulons-nous dire par « connaitre ensemble ? »

Connaitre ensemble, c'est collaborer chacun·e à partir de nos connaissances situées et incomplètes pour construire des connaissances hybrides, croisant expertises, pratiques et expériences diverses. Cette publication se veut en être le reflet : elle a été écrite à de nombreuses mains, à de nombreux corps ancrés dans différents territoires et conscients de ce que cela implique comme biais, mais aussi comme puissance. Reprenant ce que défend l'auteur Boaventura de Sousa Santos (2018), nous souhaitons nous engager dans le « connaitre ensemble », c'est-à-dire construire des connaissances « avec », pour sortir du « connaitre sur » qui consisterait à construire des savoirs à propos d'autres, mais sans elles et eux.

Ce positionnement épistémologique (notre manière de construire des savoirs) répond à la préoccupation de ne pas « se servir » des autres en faisant primer nos intérêts (curiosité, envie de découverte…) sans prendre en compte ces autres, et donc parfois à leur détriment. C'est arrêter d'observer les autres comme des objets et s'engager dans un lien avec elles et eux pour construire des connaissances « avec » plutôt que « sur ». Ainsi, c'est vouloir développer du pouvoir « avec » plutôt que « sur ». C'est enfin, pour paraphraser Santos, construire des savoirs qui promeuvent la convergence d'intérêts divers et qui mis ensemble, contribuent à l'empouvoirement des personnes et collectifs qui luttent contre les dominations.

La présence d'Anahí parmi nous se veut être un pas de plus vers ces constructions collectives de savoirs. Et le travail réflexif suite à sa venue, d'aller-retours avec elle pour préciser nos pensées, et de discussions internes sur ce que nous voulions en faire, nous ont permis d'avancer vers un positionnement collectif plus ancré, plus incarné aussi. Finalement, cette publication nous a permis de nous resituer dans des rapports de pouvoirs qui nous dépassent parfois mais dont nous avons hérité, de reconnaitre notre position en leur sein, et dès lors de contribuer à une décolonisation de nos pratiques et des savoirs que nous produisons.

Références

- Boaventura de Sousa Santos. 2018. "On Nonextractivist methodologies." *The End of The Cognitive Empire. The coming of age of Epistemologies of the South*. Durham and London: Duke University Press.
- Eduardo Viveiros de Castro. « Indigène ». *On ne dissout pas un soulèvement. 40 voix pour les soulèvements de la terre*. Éditions du Seuil. 2023.
- Patricia Botero-Gomez. 2019. "Revoluciones en la vida cotidiana. Tejido entre colectivos, movimientos, subjectividades, pueblos y comunidades en resistencias, autonomicas, en plural y en presente". In Xochitl Leyva Solano y Rosalba Icaza (eds.). *En tiempos de muerte: Cuerpos, Rebeldías, Resistencias*. Buenos Aires y San Cristóbal de Las Casas, Clacso, Cooperativa Editorial Retos, ISS / EUR (Tomo IV).
- Philippe Colin et Lissell Quiroz. 2023. *Pensées décoloniales. Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*. Zone.